

Il est digne de remarque, que tant que la douleur fut limitée à la région ilio-inguinale, le pouls, la peau et l'aspect général étaient ceux d'une inflammation d'une surface muqueuse, mais aussitôt que la douleur se répandit tout-à-coup sur tout l'abdomen, alors les symptômes caractéristiques d'une inflammation dans le tissu séreux ou la péritonite devinrent très évidents. Au commencement de la maladie, il avait vomé un peu de mucus, mais pas après. Il n'y eut de hoquet en aucun temps.

Je fus assisté obligeamment, dans l'autopsie, par les Drs. Crawford et McDonell. Les apparences justifiaient entièrement le diagnostic, il y avait eu impaction, et ensuite inflammation de l'appendice vermiforme, et les symptômes de la jaunisse étaient dus à l'état des organes biliaires.

**Autopsie.**— En exposant les viscères de l'abdomen, nous trouvons les intestins partout inflammés, vides de matières, mais remplis de vents. En levant le cæcum, nous trouvâmes l'appendice gros et long comme le pouce, et complètement gangrénié, contenant trois calculs biliaires aplatis, et de la grosseur de moyens pois; c'était au-dessous de la partie où le pauvre malade ne cessait de porter le doigt, et nous disant: "si vous pouviez me faire une opération là, vous me sauveriez." Le foie était normal, peut-être moins volumineux que d'ordinaire, la vessie biliaire était remplie au tiers, d'une bile verte très foncée, épaisse comme du brai et collée fortement aux parois comme en faisant partie; le duct était presque oblitéré, au point que ce fut avec difficulté qu'une forte pression put en faire dégager la plus minime partie du contenu; le duct hépatique était plus déployé, mais aussi fortement teint d'une couleur verte. Ayant trouvé amples preuves pour la justification du pronostic, nous ne portâmes pas plus loin notre exploration.

**Remarques.**— La douleur circonscrite et bien définie, fixée dans le bas-ventre, ou plutôt dans la région ilio-inguinale droite, ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur l'appendice vermiforme. N'est-il pas vraisemblable que la douleur causée par la présence des calculs devait être plus aiguë et fâcheuse, en conséquence de la propriété irritante de la bile, dont est composée ces calculs, dans un lieu où les matières stercorales même ne pénètrent pas d'ordinaire, que si c'eût été de simples corps étrangers sans aucune propriété inhérente et particulière? Peut-être est-ce à cette cause que l'on doit attribuer l'intensité des souffrances dans ce malade, plus que chez la plupart d'autres atteints par le séjour d'un noyau de cerise, graines de raisin, etc. Il y a plusieurs instances, où ces dernières substances ont produites une inflammation qui a coté l'appendice aux parties voisines, et ensuite au péritoine, et le résultat était un abcès pointant à l'extérieur, dans le pus duquel on a découvert ces matières étrangères, et de suite les malades ont eu leur santé rétablie.

**AVIS aux mangeurs de fruits.**— N'avez ni les noyaux de cerises, ni les graines de raisin, ni les coeurs de pommes, non plus les os d'ortolans, dont une grande my lady qui ne pouvait vivre de "viandes grossières," faillit perdre la vie par les chers petits os qu'elle n'avait pas la cruauté de séparer de la tendre chair qui les enveloppait. Gare aussi aux doses constantes de magnésie, yeux et grille d'écervises, remèdes jadis en grande vogue, et qui, en maintes instances, ont fait un assez long séjour dans le cæcum et ont causé plus d'une mort prématurée. Il est très manifeste, aussi, que l'état d'obstruction des ducts biliaires et surtout celui de la vessie propre, aurait rendu le malade plus impressionnable, et moins en état de résister aux effets d'injures partant ailleurs. Toutefois, mes confrères et moi-même, nous étions d'avis que la mort, toutes choses considérées, devait nécessairement être le résultat de la complication de maux, auxquels notre patient était en proie; et dans le cas où il n'aurait pas péri de cet accident de l'appendice, il était également clair qu'en peu de mois, il aurait succombé aux conséquences de l'affection hépatique.

Ce cas nous offre une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y a de faire l'autopsie, où la mort est la suite d'une maladie tant soit peu extraordinaire. Ce n'est que par des recherches de cette nature, que les Pathologistes modernes sont venus à bout d'établir sur des bases assez solides la diagnostic. Et il y a peu d'affections qui ont fournies plus d'occasions d'explorations à l'anatomiste et au chirurgien, que les maladies et les abcès de la fosse iliaque. Cette remarque s'est vérifiée dans le cas sous considération; car, un des docteurs appelés en consultation et qui ne cède en rien à qui que ce soit parmi ses frères de la *Lancette* ici, n'a paru voir qu'une intérêt ou péritonite en cette instance, observant qu'il ne fallait pas trop s'appuyer sur les indications fournies par le pouls, dans l'inflammation des intestins. Si nous fondons notre induction sur une seule donnée, bien souvent elle se trouve erronée. Ce n'est qu'en faisant un cadre de tous les symptômes, en interrogeant toutes les organes et leurs fonctions, que nous pouvons obtenir une analyse correcte des lésions que nous avons à combattre. Sans cela, notre pronostic serait aussi correct que celui de ceux qui ne voient que des "rhumatismes" et des "vents," là où il y a de l'inflammation et des complications graves, et dont la pratique est aussi heureuse que le pronostic, et qui promettent une guérison en treize ou quatorze jours, qui souvent ne s'effectue qu'en autant de mois, si jamais guérison a lieu. Il est vrai pourtant, comme le dit le Dr. Dixon dans son "*Medical Logic*," que le public estime quelquefois comme une grande cure, ce qui n'est qu'une merveilleuse échappée; ne sachant pas que la nature résiste quelquefois à une maladie dangereuse et à une médication peu sage, et miraculeusement sort victorieuse d'une lutte aussi inégale.

Passons encore rapidement en revue les symptômes observés dans ce cas. Premièrement, douleur aiguë et constante dans un endroit fixe de la fosse iliaque droite, chaque horborygme produisait des coliques déchirantes mais très momentanées; à palper, on ne découvrait aucune sensibilité d'ailleurs; fraîcheur de la surface, blancheur et épanouissement de la langue, pouls 80 et très compressible, les intestins obéissent facilement aux laxatifs; certainement cet ensemble ne caractérise ni l'intérite ni sa sœur, la péritonite. Il est également certain qu'un traitement aussi héroïque qu'aurait réclamé une inflammation abdominale, aurait de suite plongé notre malade dans un fatal collapsus, contre lequel il fallait nous garder ici, tout en combattant contre l'affection locale; c'est pourquoi une seule saignée a été pratiquée, les ressources du système nous ont paru interdire une seconde v. s. générale, et c'est pourquoi, nous avons eu recours aux sangsues; seuls moyens qui nous paraissent propres à empêcher l'extension de l'inflammation, et qui pouvaient offrir l'espoir de localiser la lésion et par là fournir à la nature la possibilité d'établir un abcès pour la décharge soit du corps étranger ou du pus, résultant d'une inflammation produite par cause quelconque. Il y a des terminaisons de cette nature consacrées en maints recueils médicaux. Mais quand la lésion se termine par la gangrène, la mort ne peut qu'être inévitable et prompte. Il me paraît assez certain que la cause de l'absence du hoquet peut être rapporté à la petitesse de la surface gangrénée et à l'éloignement du diaphragme. Quant au collapsus, nous savons qu'une forte douleur dans des parties sensibles produit les signes de l'étranglement ou d'intussusception; nous savons aussi qu'une douleur intense peut épuiser les forces, par un effet paralysant sur le sensorium commun, tel que la mort en 36 heures, il y a peu d'années, du Secrétaire pour l'Irlande, qui succomba à des douleurs atroces et constantes, produites par la présence d'un pepin de pomme de travers dans l'appendice.

J'ai fait allusion plus haut aux collections, qui se font quelquefois dans le cæcum, sur lesquelles lésions je vous transmettrai quelques remarques dans un autre tems, de matières indigestes qui sont emportées dans ce sac, telle que la craie, etc., et il y a plusieurs exemples de souffrances cuisantes résultant d'un grand amas de la graine de moutarde blanche. Il était d'usage, il n'y a pas longtemps, d'en avaler d'immenses quantités. Cette graine ne se digère pas à cause de l'écorce qui l'enveloppe; c'est si bien le cas, qu'un hypochondriaque qui s'administra d'énormes doses de cette substance, aurait succombé à cette thérapeutique, si ce n'eût été que par une vigoureuse purgation, qui en fit l'expulsion, et dont il en fit une semence qui lui produisit d'excellente salade, sans pourtant avoir été aromatisée par le séjour de la graine dans ces boyaux. J'ai connaissance d'un individu qui faillit mourir par un extrême amas de graines de framboises dans les intestins. Les os, écailles, pellicules, noix, etc., ne se digèrent point, encore moins les couteaux à ressorts, dont un triste farceur avala une quinzaine, qui en quelques mois lui causèrent la mort avec des souffrances horribles. (Rapport de l'Hôpital St. Thomas, Londres.) Ces événements sont tous arrivés et sont particulièrement dans les archives de la médecine; mais pour les connaître il faut avoir lu ce qui s'est passé depuis le commencement de ce siècle, et en même tems les progrès de la science en général.

W. NELSON.

Montreal, 10 Janvier, 1847.

**M. L'ÉDITEUR.**—J'ai reçu, avec un sentiment de joie bien vive, le premier numéro de la *Lancette*. Une publication de cette nature ne pourra qu'être très utile aux médecins de ce pays, en leur mettant sous les yeux les nombreuses découvertes qui se font tous les jours dans l'immense carrière que nous avons à explorer. Elle devra être utile aux médecins Canadiens surtout, en leur ouvrant ce qui leur manquait: un chemin vers la distinction; puissent-ils ne pas manquer une occasion aussi favorable de faire valoir leur talents. Si, par mes faibles efforts, je pouvais aider à créer entre eux une louable émulation, j'en serais infiniment heureux; considérant combien une pareille publication bien conduite et encouragée nous serait avantageuse et nous élèverait dans l'estime de nos confrères à l'étranger. D'ailleurs, tout ce qui peut contribuer à la conservation de notre langue, doit nous être à cœur; nous devons donc nous efforcer de soutenir un journal médical français.

C'est imbu de ces sentiments, et poussé par le désir de vous voir réussir que je vous adresse cet essai. Si vous croyez qu'il puisse intéresser vos lecteurs, et que vous ayez un coin de votre feuille à lui céder, j'en serai bien aise.

Votre dévoué, etc.

L. F. TAVERNIER.

DE L'EMPLOI DE L'ACONIT NAPEL, CONTRE LE RHUMATISME.

Si, comme Hildenbrand l'affirme, la cause des douleurs rhumatismales est dans la destruction de l'équilibre, entre l'électricité de l'air et celle du corps, ou, comme le maintient Richter, elles sont dues aux changements subits de la température causant une diminution soudaine des exhalations cutanées; dans un pays comme le nôtre, où ces variations sont si grandes d'un jour à l'autre, on ne doit pas s'étonner de rencontrer un grand nombre de personnes atteintes de cette maladie, et indiquer un remède contre une affection si cruelle et ordinairement si rebelle, lequel rendra un service important à mes compatriotes. C'est ce qui m'induit, ayant eu occasion de

me convaincre de l'utilité de l'Aconit dans des cas de cette nature, à en suggérer l'usage à mes confrères.

Les saignées générales, conseillées par quelques auteurs, quoique certainement bien utiles dans bien des cas de rhumatisme, sont incapables par elles-mêmes de subjuguier l'inflammation locale. Il est pourtant nécessaire, lorsque le patient est jeune et pléthorique, d'y avoir d'abord recours; mais on échouerait presque toujours, si l'on tentait de réduire, par ce seul moyen, l'action du cœur et des artères, sans compter que les saignées copieuses ont souvent des suites désastreuses, en favorisant la métastase vers quelque organe interne. Il est donc indispensable de chercher un remède qui puisse remplir cette indication.

L'aconit à hautes doses agit puissamment comme sédatif; j'ai vu le pouls, sous son influence, ne battre qu'une trentaine de fois par minute, et c'est probablement à ce ralentissement de la circulation qu'il opère, ralentissement qui permet aux vaisseaux capillaires des aponeuroses et des tissus fibreux de se dégorger, qu'on doit en attribuer les bons effets dans cette maladie. En outre, la douleur disparaît par l'influence puissante qu'il exerce sur les nerfs, dont il diminue la sensibilité, au point de produire une paralysie complète si on le donnait à trop hautes doses.

Cette plante a été employée depuis longtemps déjà en Europe et surtout en Allemagne avec un succès varié; plusieurs n'en retirant pas l'effet désiré, l'ont rejeté comme inutile, tandis que d'autres plus heureux ont attribué l'insuccès des premiers à l'emploi d'une plante qui n'était pas celle qu'avait conseillée Stoerk, l'*Aconitum paniculatum*. Il est vrai que quelques espèces de ce genre, tel que l'*Aconitum anthora* et le *Lycorinum*, dont les fleurs sont jaunes, de même que l'*Aconitum variegatum* que j'ai moi-même essayé, ne possèdent pas les mêmes propriétés à un aussi haut degré; mais, malgré cela, je suis porté à croire que le manque de succès dépend plus fréquemment de ce qu'on emploie des préparations qui n'ont aucune vertu parce qu'elles n'ont pas été préparées convenablement ou qu'elles sont administrées d'une manière injudicieuse. En effet combien de fois ne donne-t-on pas des remèdes, sans s'inquiéter s'ils sont bons, comme s'il suffisait qu'ils en aient l'apparence et le nom. L'extrait aqueux d'aconit, par exemple, soit parce que l'eau ne s'empare pas de tout les principes actifs de la plante, soit que les mêmes principes s'y trouvent en très petite quantité, et comme noyés pour ainsi dire dans une trop grande quantité de sécule et d'autres matières végétales,—toujours est-il reconnu, dis-je, que cette préparation est presque inerte. Il en est de même de la teinture faite avec les feuilles sèches; car l'aconit perd en grande partie ses propriétés par la dessiccation. Appliqué sur la langue, il y produit peu après une sensation d'engourdissement et de fraîcheur qui dure quelque tems. Toute préparation du remède qui n'a pas le même effet doit être rejetée; les seules efficaces sont l'alcoolature et l'extrait spiritueux.

Pourvu que le pharmacien débite ses drogues ça lui suffit, il s'inquiète peu qu'elles soient ce qu'on les croit. C'est donc à nous, médecins, d'y veiller! Et combien de choses à observer dans leur choix! Il est des racines, par exemple, qu'on doit recueillir au printemps, d'autres en été ou en automne; les feuilles doivent être avant la floraison, les fleurs avant qu'elles s'épanouissent entièrement; parce qu'alors ces parties ont plus de vigueur, ayant acquis leur entier développement, ou ne s'étant pas encore épuisées, pour contribuer à la formation de parties nouvelles, au dépend de leurs suc. Je n'entreprendrai pas de donner des règles fixes à cet égard, ces règles varient non seulement pour chaque plante, mais encore pour chacune des parties. Je n'ai point, non plus, l'intention de traiter plus au long cette matière. Je ne désire que d'attirer l'attention des médecins, sur ce qu'ils savent sans doute, mais qu'ils négligent cependant trop souvent.

Un autre point important, dans le traitement de toute maladie et qui doit fixer l'attention avant tout, c'est l'état de l'estomac; celui-ci doit nécessairement subir l'influence première des substances mises en contact avec lui avant qu'elles puissent arriver, par le moyen de l'absorption, aux organes auxquels on les destine; il faut donc d'abord s'assurer de son état. S'il est le siège d'une irritation, ou tant soit peu disposé à l'inflammation, des moyens, qui sans cela pourraient être très utiles, peuvent aggraver le mal de beaucoup, non seulement en déterminant une maladie plus dangereuse encore que la première, mais aussi, vu que les parties mêmes fort éloignées sont plus ou moins sous la dépendance de l'estomac, son irritation se répètera sur les organes primitivement affectés. On ne pourrait pas, conséquemment, se servir de l'aconit, dans un cas semblable, vu que son action locale est essentiellement irritante.

L'*Aconitum Napellus* est l'espèce que je cultive et que j'emploie au lieu de l'*A. paniculatum*, qu'il m'a été impossible, après beaucoup de recherches, de me procurer, et, d'après les résultats obtenus, j'ai tout lieu de croire qu'il peut très bien le remplacer. Les racines sont plus fortes que le reste de la plante, aussi doit-on leur donner la préférence. Il faut choisir les plus grosses, qui sont presque noires en dehors; les plus jeunes sont jaunes, et comme presque tous les végétaux dans les premiers tems de leur existence, elles contiennent beaucoup de mucilage qui en diminue l'activité. Celles qui croissent dans une terre forte et pierreuse ont plus de force. On les récolte au printemps dès que les feuilles sortent de terre; parce qu'alors, comme dans la plupart des plantes bulbeuses, toute la sève est concentrée dans les racines, qui, plus tard, pour fournir des suc aux feuilles doivent nécessairement s'affaiblir.